

## Chapitre 1

La salle était comble, à ce dîner organisé au profit d'une œuvre de charité. Initiative du monde des artistes, on envisageait de présenter au moment du café des jeunes chanteurs, auteurs-compositeurs-interprètes, à qui était donnée, pour la première fois, l'occasion d'évoluer en présence du grand public.

Les participants invités s'étaient qualifiés lors d'un concours de sélection. Celui qui remporterait la palme ce soir franchirait un grand pas, s'orienterait vers une percée dans cet univers si convoité.

Geneviève aimait fréquenter ces milieux qui lui donnaient l'impression d'une continuité de la vie mondaine qu'elle avait perdue au décès de son illustre mari.

Elle adorait la foule, la lumière, le bal, le faste, les grands éclats. Il y avait plus. Un de ses rêves était de voir sa fille Colombe épouser, elle aussi, un homme du grand monde. La voici qui jetait un regard ébloui sur tout ce qui l'entourait. Elle cherchait instinctivement à repérer certains visages connus, heureuse de semer çà et là un sourire ou un bonjour discret.

Précédant sa fille, elle traversait la salle de son pas gracieux et se dirigeait vers l'estrade improvisée où, elle n'en doutait pas, seraient présentés les chanteurs. L'éclat du rideau argenté l'attirait. Par bonheur, elle localisa une table libre.

— Viens, Colombe, hâtons-nous.

Geneviève choisit de s'asseoir dans un angle propice

afin de pouvoir admirer à la fois la foule présente et la scène. Déposant son sac du soir sur la table, elle sourit à sa fille.

— Maman, tu n'aurais pas pu choisir un endroit moins bruyant? La musique nous empêchera de jaser!

— Qui veut parler? Jouis du spectacle, ma fille. Laisse-toi imprégner des murmures qui s'élèvent de la foule, de cette musique qui nous pénètre, de cette ambiance envoûtante.

— Tu ne changeras jamais!

— Et toi, tu es plus belle que jamais. Cette toilette te sied comme un gant.

Geneviève avait aperçu deux jeunes gens qui s'avançaient. Il était évident qu'ils cherchaient des sièges libres. Discrètement, elle leva la main. Colombe regarda à qui s'adressait le geste.

— Non, tu ne changeras jamais!

— Chut!

Ils étaient là.

— Vous permettez, mesdames?

— Je vous en prie.

— Benoît Lécuyer, mon ami Claude Chouinard.

— Geneviève Lemaire, ma fille Colombe. Mais, Claude Chouinard, ne faites-vous pas partie des auteurs invités?

— Oui, madame. Et j'ai la trouille, croyez-moi!

— Ainsi, vous êtes chanteur. Que c'est merveilleux! Et auteur? Pas étonnant alors que vous ayez le trac. Mais dès que vous serez sur scène, que l'orchestre laissera tomber les premières notes, vous reprendrez votre équilibre et votre talent fera le reste. Oubliez cette foule, chantez comme si elle n'était pas là, perdez votre regard au-dessus d'elle, pensez à un être aimé à qui vous dédieriez votre chanson. Croyez-moi, les ovations qui émaneront de cette audience sont la seule pensée qui devrait vous occuper. Prenez, dès votre entrée, l'attitude d'un artiste triomphant, d'un grand triomphant.

— Madame! Seriez-vous artiste vous-même?

— Que non! Mais la musique me fait vibrer et parfois je vis, par empathie, l'emballement que doit susciter le succès artistique.

Il se fit un silence. Colombe devait l'admettre, sa mère savait charmer. Benoît posa sa main sur celle de son ami et la serra.

— Voilà des conseils dont il faut tenir compte, Claude.

Le service se poursuivait; Claude entamait à peine son

repas. La tension était grande, ça se sentait. Geneviève aborda un autre sujet, cherchant ainsi à aider le débutant à se détendre.

— Êtes-vous essentiellement amateur ou bien certaines études vous ont-elles mené jusqu'ici?

On parlait maintenant de musique, d'études du chant, de l'art de composer les chansons. Puis, on en vint au quotidien. Claude était coiffeur pour dames au centre-ville.

Colombe s'ennuyait à mourir. Elle trouvait les questions de sa mère trop personnelles, ses propos, frivoles.

— Excusez-moi, je vais me poudrer le bout du nez.

C'est à peine s'ils l'entendirent. Benoît n'avait d'yeux que pour Claude et Claude écoutait discourir Geneviève avec, en tête, l'anxiété du test de performance à venir.

— Claude, tu dois y aller, c'est l'heure. Bon succès. Ça ira, tu verras.

— Quant à moi, Claude, dit Geneviève, je vous dis merde.

Il sourit; il avait compris l'allusion au célèbre mot de Cambronne. Colombe arrivait justement et s'excusa.

— Tu permets, maman, des amies sont à quelques tables derrière nous et m'invitent à m'asseoir avec elles.

— Va, amuse-toi bien.

— Votre fille est très charmante.

— Merci, Benoît. Le succès de votre ami vous importe beaucoup, n'est-ce pas?

La musique s'était tue, le rideau s'ouvrait, toutes les têtes se tournaient dans cette direction. Il y eut un bruit sourd de chaises qui se déplaçaient, puis un grand silence.

Le maître de cérémonie présentait les chanteurs. Tour à tour, ces derniers s'exécutaient. Benoît se sentait nerveux; Geneviève, impatiente, avait ce soir-là un chanteur, son chanteur: Claude. Elle n'aurait d'oreilles que pour lui.

Claude Chouinard s'avança, eut un regard pour Benoît et un sourire pour Geneviève, prit une pose qu'il voulut désinvolte, et ferma un instant les yeux tandis que l'orchestre entamait les premières notes de la mélodie.

Puis, les yeux perdus dans l'infini, il laissa couler sa voix, chaude et grave, chanta l'amour avec une modulation parfaite, les intonations appropriées, une harmonisation toute personnelle. Il affichait la désinvolture d'un pro.

Il se fit un instant de silence, puis les applaudissements

fusèrent avec autant de puissance que la voix du chanteur. Quelques groupes se levèrent de leurs sièges pour souligner leur appréciation.

« Tout était parfait, songea Geneviève, sauf peut-être quelques faiblesses au niveau des liaisons grammaticales. » Elle sortit son mouchoir de dentelle et s'essuya les yeux.

Benoît, profondément remué, se taisait. « Claude s'est surpassé, il se classera bien, j'en ai maintenant la certitude. Dieu soit loué! »

Le tour de chant continuait. Quand il fut terminé, les murmures reprirent dans la salle. On attendait maintenant la décision des juges.

— Alors, demanda Benoît, qu'en dites-vous?

— Quand on est doté d'une aussi belle voix, il n'y a aucun doute possible. Il fera longue route.

— Hélas! la voix ne suffit pas!

— Que faut-il de plus, grand Dieu!

— De l'argent. Il faut beaucoup d'argent pour se lancer, la compétition est forte, c'est un cercle fermé. Il faut avoir des relations, des contacts, trouver l'occasion propice, être là au bon moment. Qui sait? Peut-être que dans cette salle, ici même ce soir, il se trouve une bonne oreille qui permettrait ce miracle. Quand un chanteur est lancé, son cheminement devient sa responsabilité. Mais avant, ce n'est pas chose facile.

— Pourtant, tout paraît si simple! Savez-vous, Benoît, que si je n'avais pas d'héritière je n'hésiterais pas un seul instant à investir pour promouvoir la carrière artistique de ce jeune homme? Il a un talent certain.

— Merci, madame, pour cette bonne pensée. Elle vous honore. Ce soir Claude a réalisé un grand rêve, il a participé à la finale du concours. Je suis sûr qu'il a donné le meilleur de lui-même.

Claude parut enfin. Benoît se leva, le félicita, lui fit l'accolade. Geneviève tendit la main et retint celle de l'artiste.

— Vous avez été superbe! Magnifique! Ayez confiance. Vous avez une voix d'or, prenante et juste.

La main que Geneviève tenait était glacée. L'émotion, peut-être...

— Me ferez-vous l'honneur de venir chez moi? Ça permettrait de dépoussiérer mon Wurlitzer qui n'a pas été ouvert depuis le décès de mon mari.

— Vous me permettriez ça ?

— Et comment ! Ça me donnerait la joie d'un concert privé. Au fait, vous avez un piano ?

— Non, je pratique parfois chez des amis, mais à la maison je me sers de cassettes, ces trucs modernes qui manquent d'âme.

— Échangeons nos numéros de téléphone, ma porte vous est ouverte en tout temps. Venez avec votre ami, vous serez à votre aise pour travailler vos œuvres créatrices. La maison est grande, bien isolée. Et je sers un bon café.

— Voilà qui est invitant !

Vint l'heure des résultats. Claude s'était classé deuxième. Il prit au moins dix secondes avant de réagir et de se rendre à la remise des trophées.

Il revint, les joues en feu. Claude était heureux.

— Viens, Ben, il y a réception au *Café Colibri*, rue Sainte-Catherine. Tous se rencontrent là.

On se séparait en promettant de se revoir. Colombe revint, félicita l'artiste. Geneviève et Colombe échangeaient leurs commentaires. Ni l'une ni l'autre de ces deux femmes n'auraient pu prévoir l'impact que cette soirée aurait sur leurs vies respectives.

\*\*\*

Benoît conduisait la voiture, silencieux, mais heureux comme un roi.

— Tu ne dis rien, Ben ?

— Je pense, je rêve déjà à ta gloire. Je ne t'avais rien dit, mais je peux maintenant te l'apprendre : je me suis procuré certains volumes sur le marketing et la mise en marché de tout ce qui touche le domaine musical, y compris les contrats, le rôle de manager, la vente des disques, la publicité au niveau des médias, etc. Tout le matériel est en anglais, mais j'en viendrai à bout. Ça me permettra d'établir certains contacts, de préparer ta voie. Tu verras, Claude, je serai un imprésario parfait ! Nous allons travailler, bûcher, écrire des chansons. Des heures comme celles qu'on vient de vivre, ça inspire. Tu les occuperas, les planches, seul. Tu feras bonne figure à la télévision. La beauté n'est pas un handicap ; ajoutée au talent, ça fait merveille. La fortune viendra par surcroît.

Claude pouffa de rire.

— En somme, le ciel est la limite.

— Exactement! La France, le Japon, les USA...

— Et les sous?

— Je trouverai bien, quitte à quêter. Je cesserai de me creuser la tête quand tu auras rempli la salle Wilfrid-Pelletier.

— Rien de moins! Et le Forum?

— En attendant, réjouis-toi de ta réussite de ce soir. Voilà ton fameux *Colibri*. Accroche-toi un beau sourire et profite de ces bons moments. Je suis fier de toi, c'est ton premier soir de gloire. Je vois déjà ta belle gueule sur un disque en or étalé en magasin.

L'impasse dans laquelle se trouvait Claude chagrinait Benoît, qui ne cessait de ruminer le problème financier de Claude, problème qui pourrait facilement bloquer la carrière et l'avenir de ce dernier.

Il ne cessait d'y penser. Pas un soir il ne s'endormait sans que l'obsession ne le tracasse. Que ne donnerait-il pas pour que le rêve de son compagnon devienne réalité?

Benoît croyait fermement que l'épanouissement et le bonheur de Claude en dépendaient.

## Chapitre 2

La poussière d'étoiles avait fini de tomber. Il fallait revenir à la réalité, au quotidien, à la commande d'épicerie, aux plants qui avaient besoin d'être arrosés, à l'entretien ménager.

Depuis trois ans, ils vivaient en couple, dans l'harmonie la plus parfaite. Un couple heureux, un couple sans histoires. Leur amour était vrai, profond, sans drame, sans fausse pudeur. Leur vie rangée leur avait valu l'approbation et le respect de leur entourage.

Benoît était le secrétaire particulier d'une éminente femme d'affaires qui reconnaissait sa dévotion et ses capacités. Il avait étudié aux HEC de l'Université de Montréal et obtenu ses attestations avec brio.

Claude, moins fortuné, travaillait tout en poursuivant ses études. Ses gains lui permettaient d'étudier le piano et le chant, ces gros caprices que la condition de fortune de ses parents ne pouvait lui offrir. Son paternel s'offusquait de ses goûts artistiques qui l'empêchaient d'avoir plus de sens pratique et qui, disait-il, devraient tôt ou tard le mener à la perte de son âme.

Il crut bien ce jour venu, quand il se rendit compte des liens qui l'unissaient à Benoît. Ce fut la rupture, la défense formelle de remettre les pieds chez lui. Claude continuait toutefois à entretenir des relations secrètes très étroites avec sa mère qu'il adorait. Elle insistait: « Claude, Dieu t'a donné ce don. Tu auras, un jour ou l'autre, le bonheur de réaliser le rêve qui a été celui de toute ma vie! »

Les deux garçons avaient décidé de vivre officiellement leur vie de couple. Grâce aux économies de Benoît, ils avaient pris maison. Claude suivait des cours du soir pour parfaire ses connaissances en coiffure. Aux difficultés pécuniaires s'ajoutaient les autres. Il leur avait fallu battre le sentier de l'interdit, apprendre à ne pas voir les regards insistants posés sur eux, à ne pas entendre les chuchotements sur leur passage. Ils allaient, main dans la main, sans arrogance, sans tumulte, sans ressentir le besoin de s'expliquer. Et le temps avait fait son œuvre.

À la maison, Claude chantait sans cesse. Parfois aussi lors de rencontres d'amis, dans des soirées populaires. En somme, chaque fois que l'occasion s'y prêtait. Il devenait alors rayonnant, plus amoureux, plus attendri. Chanter, chanter, chanter. Partout, sous la douche, assis sur le bord d'une route de campagne, fort probablement dans ses rêves. Il vocalisait sans cesse, surtout lorsqu'il passait de longues heures à pondre une chanson. Il fermait les yeux, turlutait, biffait, recommençait. Des doigts, il tapotait sur le bord de la table, simulant un accord.

Benoît respectait son recueillement. Il enfilait le tablier, préparait la popote. Les deux dernières semaines avaient été un enchantement. Que d'espoirs avait suscités ce concours auquel ils venaient d'assister! Benoît y était allé de ses nombreux conseils. « Exerce-toi devant le miroir, étudie ta pause, tes gestes, choisis la chanson que tu interprètes avec le plus de joie, écoute ton instinct, pense aussi à l'auditoire et au but de la soirée. » Le repas pouvait être médiocre, le sujet de conversation était succulent.

Claude était revenu émerveillé. Benoît, toutefois, avait un nœud au creux de l'estomac. Ce manque de ressources pour aller de l'avant le préoccupait sans cesse. Pour rien au monde, il n'aurait voulu blesser l'orgueil de son compagnon. Il se faisait un devoir bien personnel de trouver la solution, seul, sans revenir inutilement sur ce sujet épineux et frustrant, qui mettait en cause la raison de vivre de Claude.

Puis il y eut ce téléphone. Geneviève invitait Claude et Benoît à dîner.

— Venez tôt, j'ai fait accorder le piano pour la circonstance. Apportez votre musique!

Claude offrirait une gerbe de fleurs à cette dame qui avait su, par ses mots, calmer son anxiété ce soir-là. Enfin! Une mondanité tout amicale. La vie était belle.

— Hé! Regarde! Tu es certain de l'adresse?

— C'est bien celle que la dame m'a donnée.

— Maman disait toujours qu'il fallait lever le petit doigt quand on voulait boire élégamment. On va voir si je peux mettre ça en pratique...

Ils éclatèrent de rire. Geneviève parut, toute petite à côté des énormes colonnes qui ornaient le porche de sa maison. Cartable sous le bras, Claude s'avancait, tenant gauchement un bouquet qui lui semblait maintenant bien médiocre. L'hôtesse, ravie, disparut un moment et revint avec un vase signé Lalique.

— Suivez-moi.

Elle les conduisit dans la bibliothèque de son mari, vaste pièce bien éclairée, parée de lourdes draperies de satin bourgogne. Là, faisant face, un piano à queue qui aurait fait l'envie de Liberace. Claude oublia tout le reste et s'avança vers l'instrument, le cœur palpitant. Il se glissa sur le banc, pianota un instant, se mit à l'aise sur son siège, écarta les doigts et joua la pièce qui figurait sur le cahier de musique placé devant lui: *La Flûte enchantée* de Mozart. Si Claude n'avait pas l'élégance et la pureté du maître, il en avait la simplicité et la grâce.

Les dernières notes allèrent se perdre dans l'étendue de la pièce. Geneviève restait là, debout, tenant toujours les fleurs qu'elle avait oublié de déposer dans l'eau. Claude restait incliné, les yeux fermés, les mains posées sur les genoux. Benoît s'était retourné vers la fenêtre pour cacher son émotion.

Soudainement, un air nouveau, fruit d'une inspiration subite, s'éleva. Les doigts couraient sur le clavier, s'arrêtaient, reprenaient leur valse. Un air doux, tendre, gracieux, harmonieux, qui émanait de l'état d'âme du musicien, se faisait entendre.

Benoît ouvrit le carton de son ami, prit du papier à musique vierge et un crayon qu'il déposa sur le piano. Comme il l'avait souvent vu faire, Claude s'empressa de couvrir sa feuille, de rayer, de corriger, de reprendre, d'une main le clavier, de l'autre l'inscription des signes musicaux. Parfois il griffonnait un mot en marge. Puis un silence, une minute de méditation et la reprise de la mélodie épurée, repensée. Il était seul dans son univers, seul avec sa muse Euterpe; son âme vibrait, livrait sa poésie, guidait ses doigts, faisait éclater son inspiration. C'était une heure bien douce. Parfois on

l'entendait marmonner, chançonner; il reprenait la partition, traçait des lignes de renvoi, adoucissait, combinait les notes de façon plus ordonnée, plus harmonieuse.

Finalement, dans un élan, il reprit la pièce du début à la fin, hésitant à peine, corrigeant peu. Le toupet défait, le dos courbé, ses doigts couraient sur le clavier, attaquaient les notes noires ou blanches, parfois les deux. Ses pieds actionnaient les pédales, provoquant les changements sonores. Il s'interrompait, ajoutait des mots à la mélodie.

Claude l'ignorait, il venait de composer un petit chef-d'œuvre qui lancerait sa carrière d'artiste. Il y avait mis trois heures.

Lorsqu'il se retourna, il vit Geneviève profondément blottie dans son fauteuil et Benoît assis au bord de son siège, un mouchoir roulé en boule dans les mains.

— Je suis impressionnée, murmura Geneviève.

— Il me faudra retoucher...

— Tu ne retoucheras rien, protesta Benoît. Du moins pas maintenant.

Geneviève était sortie de la pièce. Benoît se leva et s'approcha de Claude.

— Si je pouvais émettre un autre vœu, ce serait d'être présentement seul avec toi afin de sentir se prolonger en moi l'émotion que je lis dans tes yeux!

Geneviève revenait. Elle tenait un plateau qui contenait un service à café en argent et un flacon de cognac.

— Il faut fêter cet événement.

— Je croyais avoir oublié mes années d'études, ça fait si longtemps que je n'ai pas répété! Par contre, je dois me réjouir, mon métier de coiffeur semble m'avoir permis de sauvegarder la souplesse de mes doigts!

— Vous êtes tout simplement épatant, Claude. Je vous le répète, je suis impressionnée. Colombe regrettera de n'avoir pas été là, elle passe le week-end chez des amies.

Le souper terminé, Claude s'assit au piano. Ils chantèrent en chœur des airs folkloriques suivis d'un récital de musique légère : *La Paloma*, *La mer*, *Le rêve passe*. On s'amusait ferme.

Au moment de quitter, Geneviève leur fit promettre à plusieurs reprises de revenir souvent.

— Tu ne dis rien, Claude.

—Je pense à cette chanson, qui m'est venue, comme ça. J'ai tout oublié le reste. La magie du contact avec le clavier, peut-être... Ça chantait, là, en moi. Quelle journée formidable!

—Oui, et enfin un peu de positif. Depuis longtemps je n'avais pas senti en toi une flamme créatrice aussi ardente.

—Parfois je me désespère, je crois perdre mon temps.

Benoît se mordit les lèvres. Il savait pertinemment tout ce que ces mots sous-entendaient de chagrin.

Les jours se succédaient, monotones. Claude s'attardait parfois à aligner des vers, mais sans grand enthousiasme. Son rêve lui semblait futile. Il en parlait peu afin de ne pas attrister Benoît.

Un soir où le sommeil ne venait pas, Benoît se leva, enfila sa robe de chambre et alla s'asseoir au salon. Il laissait errer ses pensées, revivait les événements des dernières semaines. Une phrase de Geneviève lui revint tout à coup en mémoire : « Savez-vous, Benoît, que si je n'avais pas d'héritière je n'hésiterais pas un seul instant à investir pour promouvoir la carrière artistique de ce jeune homme? Il a un talent certain! »

« Et alors, je suis fou ou quoi? Elle a une héritière. Le problème est là, il y a toujours un problème! Des mots, des phrases, jamais rien de concret. »

Toute son enfance, il avait trimé dur pour payer ses études : du lavage des vitres à la récolte des pommes ou des fraises, en passant par la vente dans les grands magasins, lors des vacances des Fêtes. Usant son linge à la corde et empruntant ses livres, il avait multiplié les heures à la bibliothèque. Logé et nourri, grâce à l'amour des siens il avait bien réussi.

Grâce aussi à son diplôme, il avait obtenu le poste qu'il occupait et avait pu ainsi faire des économies. La rencontre avec Claude avait été déterminante quant à son orientation sexuelle.

Il était heureux, n'avait jamais éprouvé de regrets, sauf qu'à présent il y avait une ombre à son bonheur. Il aurait tant aimé aider son ami à atteindre son but!

\*\*\*

Le lendemain matin, alors qu'il se rendait à son bureau, il croisa un ami qui l'interpella.

— Si ce n'est pas Benoît Lécuyer!

— Salut, Paul! Ça fait une éternité que je ne t'ai pas vu!  
Quoi de neuf?

— Toujours le même train-train. Le travail. Paraît-il que tu as quitté ta famille? J'ai croisé ta mère qui se promenait en chaloupe sur le lac avec madame Blondin. Es-tu marié?

— Si on peut s'exprimer ainsi.

— Dis, dimanche nous irons fermer le chalet pour l'hiver. Monte nous rejoindre avec ta compagne. Nous aurons un plaisir fou.

— Je n'ai jamais oublié mes randonnées là-bas. Je suppose que rien n'a changé?

— Sauf que les chemins sont ouverts l'hiver. De rares familles, des retraités y vivent à l'année. Et bien sûr l'ermitte, toujours aussi peu bavard. Je le vois parfois promener son chien, chasser le petit gibier. Quelle vie! Voilà, c'est ici que je te quitte. Je suis déjà en retard. Je vous attends, dimanche.

Paul avait déjà disparu dans un des ascenseurs de cet imposant building, où se brassaient de grosses affaires.

Benoît comprit que sa mère ne s'était pas confiée à madame Blondin. « Chère maman! » Il prit la résolution de lui téléphoner plus souvent.

Claude rentrerait tard, le salon de coiffure était ouvert ce soir; il l'attendrait pour souper. Il se prépara un sandwich, ouvrit une bière et s'installa devant le poste de télévision.

Il repensait à cette rencontre du matin, dans les Laurentides, où il avait vécu son enfance. Il attendait impatiemment ces fins de semaine passées au vieux camp délabré dont avait hérité sa mère. C'était sa joie de vivre. Il y avait là une montagne en plein cœur de la forêt qui semblait s'être détachée des autres qui s'enchaînaient ailleurs et où se multipliaient les pentes de ski. Cette montagne était abrupte et d'autant plus attirante qu'elle était dangereuse. Pas un arbre sur ses flancs, que des plaques de granit gris qui brillaient sur ses hauteurs quand le soleil les atteignait. Dieu qu'il la trouvait belle! Il rêvait de l'escalader, de la dominer. Parfois il s'y était aventuré, seul, malgré l'interdiction sévère de s'en approcher. Trop de jeunes lui devaient un membre cassé. Mais, à dix ans, on n'est pas toujours docile!

Puis, un jour, on apprit que la montagne était devenue

propriété privée. Un gars qui venait on ne sait d'où avait acheté le lopin de terre sur lequel elle se trouvait. Le nouveau propriétaire ne tarda pas à avoir aussi noire réputation que sa montagne. Un fou, un fou reclus, antisocial, qui avait un chien énorme capable de déchiqueter un homme. Il avait construit une cabane à même les troncs d'arbres abattus sur son terrain. Tous les vacanciers en parlaient. On avait fini par savoir qu'il s'appelait Bill, qu'il ne dérangeait personne, mais qu'il ne fallait pas mettre les pieds sur son domaine. Paraît-il qu'il était même armé.

Un jour, Benoît boudait. Son père l'avait rudoyé. Il n'était pas facile, le paternel, quand il était en boisson, et les fins de semaine il ingurgitait plus que son quota. Alors Benoît était parti. Ses pas l'avaient mené à la montagne interdite. Bien planté à ses pieds, il l'avait contemplée avec ses grands yeux de bon enfant, s'en était approché, et avait posé une main sur le flanc poli, grisé par ce contact rugueux et frais.

Il l'avait contournée sur une face, puis sur l'autre, pour tout à coup se voir barrer la route par un homme qui lui parut d'une taille gigantesque, tenant la laisse d'un chien aussi gros qu'un cheval.

— Ah! Pardon, m'sieur, je me suis perdu.

— Viens, allons, approche. Tu l'aimes, ma montagne?

Le garçonnet acquiesça en hochant la tête, trop effrayé pour parler.

— Elle est belle, c'est vrai. Comment t'appelles-tu?

— Euh...

— Je vois, tu as peur de moi. Tu sais comment retourner chez toi?

— Euh...

— Ma foi, mais tu es muet! Tiens, prends ces bonbons. Retourne chez ton père, mais ne remets jamais plus les pieds ici. Avertis tes amis. Je ne serai pas toujours aussi gentil. Tu as compris? Allez, file, et ne te mets pas en tête de me voler ma montagne!

« Le fou », comme on l'appelait, avait éclaté de rire. Benoît avait pris la poudre d'escampette, filé vers la forêt, tremblant de peur, et était rentré chez lui. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, qu'il avait raconté à Paul, son plus grand ami, son complice de toutes les escapades, l'aventure effrayante qu'il avait vécue ce jour-là. L'histoire s'était amplifiée: l'énorme

chien n'était rien de moins qu'un loup apprivoisé! Benoît et Paul n'avaient jamais osé se risquer à nouveau dans ce coin maudit. Que d'années s'étaient écoulées depuis! En dégustant son sandwich, Benoît revivait l'aventure, continuait de rêver. «Au crépuscule, il me semblait que le faite des versants touchait aux nuages. Sur la fin de l'été, le soleil en feu lui donnait un air sinistre quand elle faisait tache noire sur fond oranger. Je me demande si le fou l'aime, sa montagne, autant que je l'ai aimée! Il doit être âgé, maintenant. Mais toujours aussi solitaire, d'après ce que raconte Paul.»

Claude entra, il s'exclama :

—J'ai une faim de loup!

—Eh! J'ai complètement oublié de mettre le pâté au four!

—Ce n'est pas grave. Utilise le micro-ondes. Tu as passé une bonne journée? Au salon c'était un feu roulant. La mode revient aux permanentes et j'ai ça en horreur.

—Pourrais-tu m'écrire une chanson qui vanterait la beauté et le pouvoir d'une montagne?

—Quelle idée! Ça s'est déjà fait. Pourquoi pas?

—Mais pas une montagne ordinaire, une montagne fréquentée par des loups-garous.

—Ce serait lugubre, non? J'ai le temps de prendre une douche?

N'attendant pas de réponse, Claude s'éloigna et, sous le jet d'eau, il entonna une chanson.

Benoît suspendit ses gestes. Une trouvaille lui traversait l'esprit, une inspiration subite, un noir projet: la solution à son dilemme. Il n'entendait plus la voix de Claude. Les yeux plissés sous l'effort, il réfléchissait. Son compagnon arriva revêtu d'un peignoir, les cheveux encore mouillés.

—Qu'est-ce que tu as, Ben? Tu es tout pâle!

—Rien. Un peu de fatigue, peut-être.

—Tu n'es pas malade? Tu es livide.

—J'ai la tête qui tourne!

—Tu devrais aller t'étendre. Heureusement que tu as la fin de semaine pour te reposer. Le temps est à la grippe. Si ça ne va pas mieux lundi, tu resteras ici pour relaxer. Dommage que j'aie à travailler demain!

—De grâce! N'en fais pas un plat, ça va passer. Je vais aller dormir. Ton repas est prêt.

Benoît disparut, trop content de pouvoir dissimuler son trouble intérieur de peur qu'il ne se reflète sur son visage. Mais, dans l'obscurité de sa chambre, ses idées folles prenaient drôlement forme.

Il passait et repassait dans sa tête le raisonnement auquel il voulait croire. Il lui fallait bien réfléchir, bien étudier son plan, tout soupeser, aller jusqu'au bout de sa pensée, scruter chaque détail, ne rien négliger, ne pas se permettre la moindre erreur. Et ça pourrait réussir. Pour le moment, ce n'était qu'une faible lueur au bout d'un long tunnel, mais, s'il pouvait mettre tous les pions en place, il aurait trouvé la seule solution possible sans trop faire de mal à qui que ce soit!

Il entendit venir Claude et simula le sommeil. Claude ferma doucement la porte et s'éloigna. Il continua d'analyser les stratégies possibles.

Il y passa la nuit. Le soleil était déjà à la fenêtre quand il sombra dans un profond sommeil.

La sonnerie du téléphone le réveilla sur le coup de midi. Claude voulait de ses nouvelles.

— Je vais on ne peut mieux!

Dorénavant, son projet occuperait tout son temps.

À partir de ce jour, Claude commença à s'inquiéter de l'attitude de son compagnon de vie. Un froid se glissa entre eux. Claude ne chantait plus! Pis encore, Benoît ne le lui faisait pas remarquer, ne le lui reprochait pas comme il avait l'habitude de le faire. Ses pensées le transportaient ailleurs, c'était évident. Et Claude devint soupçonneux. Jusqu'à ce que l'abcès crève, par un beau matin.

— Si tu aimes quelqu'un d'autre, il faut me le dire et arrêter d'être aussi lugubre.

— Tu es devenu fou, ou quoi? Qu'est-ce qui me vaut pareille remarque?

— Depuis ce vendredi où tu as oublié de préparer le souper — ce n'est pas un reproche, comprends-moi bien —, tu n'es plus le même, tu as la tête ailleurs, à cent lieues d'ici! Ne me dis pas que tu ne te rends pas compte de ton changement d'attitude! De ta froideur! De l'écart que tu crées entre nous!

— Claude!

— Claude! Claude! La vie est devenue sinistre dans cette maison. C'est triste à crever! Et tout ce que tu trouves à dire,

c'est Claude! Claude te dit bonsoir. Tu peux dormir au salon si ça te chante, je comprendrai.

Benoît resta interdit. Finalement, il entra dans la douche et fit couler l'eau très froide. Il avait besoin d'un coup de fouet pour se ressaisir. Et il entra dans la chambre où, à son tour, Claude simulait le sommeil.

Ils avaient connu leur première dispute. Benoît se jura que ce serait la première et la dernière. Il lui faudrait se ventiler l'esprit, revenir sur terre.

Le lendemain, on déjeuna en silence. Benoît partait pour le travail. Il ouvrit la porte et, au moment de sortir, dit simplement :

— Claude, je t'aime et n'aimerai jamais que toi. C'est vrai que quelque chose me préoccupe, je te raconterai cela plus tard. Bonne journée.

Et il s'éloigna. Tout rentra dans l'ordre et on ne souleva plus le sujet du désaccord, au grand soulagement de Benoît qui n'en oubliait pas moins la cause.

\*\*\*

Geneviève téléphona. Claude prit l'appel, ils étaient tous deux invités à une fête qui soulignerait l'anniversaire de Colombe. Une surprise-party.

— Apportez votre musique, votre tour de chant sera le clou de la soirée. Des jeunes, rien que des jeunes.

Et, volubile, Geneviève élaborait. Elle déclina l'heure et la date. Claude nota. La dame insista. Benoît devait aussi venir, on s'amuserait ferme!

Benoît écoutait, intrigué.

— Zut! Ça tombe un vendredi. Écoute, j'irai là-bas, directement du travail. Je te donnerai un coup de fil avant de partir et on se rejoindra chez elle. C'est la seule solution. Elle veut que je chante. « Le clou de la soirée », dit-elle.

— J'espère que tu lui feras l'agréable surprise de lui interpréter la chanson que tu as composée chez elle.

Et déjà, Claude turlutait. La soirée fut gaie. Claude exagérait la mimique, faisait des révérences et des courbettes tout en faisant ses vocalises. Le temps était définitivement au beau fixe chez les amoureux.

La fête en fut une vraie. Rumba, samba, mambo, toutes les danses étaient improvisées, aucune respectée; elles se terminaient en véritables farandoles, un vrai méli-mélo. Les castagnettes étaient de la partie, tous avaient une âme de musicien.

Au moment du goûter, Claude y alla de son tour de chant. *La chanson sans titre* eut un grand succès, mais, quand Claude entama le *Love me tender* d'Elvis Presley, ce fut le délire. Geneviève rayonnait.

L'atmosphère était telle que Benoît oublia ses noires intentions et s'amusa ferme. Parfois, son regard s'arrêtait sur Colombe qui était radieuse dans sa robe de poult-de-soie rose bonbon qui faisait ressortir la beauté de son teint foncé et de ses longs cheveux épars sur ses épaules.

L'air radieux de Claude, la joie de le voir ravi de chanter remettait tout en question. Délibérément, Benoît laissa traîner quelques feuilles de musique sur le piano...